

à ses dernières limites, et ils étaient ivrognes comme des pourceaux. Pardonnez-moi cette expression, car je n'en connais pas qui puisse mieux les peindre. Vous comprenez, mon père, qu'en pareille compagnie, il ne fallu peu de mois pour devenir en tout semblable à mes compagnons. La seule différence qu'il y avait peut être entre nous, était que je faisais encore quelques courtes prières en secret, tandis qu'eux, auraient rougi de proférer une seule invocation au ciel. Leur bouche était trop souillée par les abominations qu'elle ne cessait de vomir, pour pousser un cri vers Dieu, pour implorer les saints.

Après plusieurs mois de marche dans la forêt, à travers les lacs, les rapides, courant mille dangers, nous nourrissant de chasse et de pêche, nous arrivâmes enfin sur les bords de la Rivière Rouge, où nous rencontrâmes des sauvages, des métis et des blancs de différentes nations. Là, nous nous trouvâmes à l'aise, car, il n'y avait pas plus de religion, que parmi les troupeaux de buffles qui parcouraient les prairies.

Pour abréger un récit qui pourrait vous devenir ennuyeux ; je dois vous dire que nous demeurâmes en cet endroit, et dans les postes environnants, trois années, qui furent plutôt données au plaisir qu'à un travail sérieux. La vie était si facile alors, dans ces prairies ! Mes compagnons et moi nous ne paraissions n'avoir d'autre mission à remplir que celle de donner le scandale, notre démoralisation allait si loin, qu'elle étonait même les barbares, au milieu